



Ville et Pays d'art et d'histoire
Besançon

laissez-vous **conter**

L'apothicairerie de l'hôpital Saint-Jacques

L'hôpital Saint-Jacques conserve l'une des plus belles pharmacies de France, constituée vers 1680 par l'apothicaire Gabriel Gascon.

* Drogue
Matière première
employée pour les
préparations
pharmaceutiques.

Dès sa création en 1666, le bureau de direction de l'hôpital compte parmi ses membres un maître-apothicaire réputé, Gabriel Gascon, chargé de l'organisation de la pharmacie. On connaît peu de choses de Gascon, né dans le quartier de Battant le 5 mai 1612, baptisé le même jour à l'église Sainte-Madeleine. Selon les hôpitaux, le maître-apothicaire était attaché à demeure à l'établissement ou tenait boutique en ville. A Besançon, on n'a pu retrouver ni la rue, ni la maison où il aurait installé son officine : rien ne prouve donc –malgré la tradition– que l'apothicairerie de Saint-Jacques, qu'il « *dresse et assortie* » vers 1680 et à qui il lègue une somme d'argent « *considérable* » pour servir à son entretien, ait été antérieurement son officine privée. Tout au long des registres des délibérations et des comptes de l'hôpital, on voit Gabriel Gascon acheter des drogues* et des ustensiles, tenir les comptes, engager des apprentis, préparer saignées et remèdes. Gabriel Gascon s'est occupé de l'apothicairerie pendant vingt-six ans, jusqu'à sa mort le 18 décembre 1692.

L'origine de la construction de l'hôpital Saint-Jacques

En 1182, une bulle du pape Lucius III autorise les religieux de Sainte-Madeleine à ériger un hôpital sur leur terrain, pour accueillir les pèlerins se rendant à Rome, Jérusalem et Compostelle. Cet hôpital, Saint-Jacques des Arènes, s'élève « hors les murs », dans un espace situé entre le Doubs et l'actuelle place Marulaz. En 1436, il est rattaché à l'ordre du Saint-Esprit, pour secourir les pauvres, les malades et les enfants perdus. Devenu une trop lourde charge, il est, en 1571, cédé à la Ville qui le gère jusqu'en 1666, date à laquelle elle crée un bureau d'administration composé de notables. Il s'avère vite nécessaire de construire un nouvel hôpital pour remplacer celui de Saint-Jacques, devenu vétuste, et l'acquisition de terrains, au lieu-dit « le petit Chamars » commence dès 1671. Les travaux débutent en 1686, et les premiers malades sont accueillis en 1691. Lorsque la construction s'achève au début du XVIII^e siècle, Besançon possède l'un des plus beaux hôpitaux du royaume, ce qui fait dire à un ministre du roi de France de passage dans la ville qu'« *ici, ce sont les gueux qui sont le mieux logés* ».

Le fonctionnement de l'hôpital

De par la volonté du roi, l'hôpital Saint-Jacques est érigé en hôpital général pour tous les pauvres, valides ou non. La direction est assurée par quatorze notables de la ville, ayant chacun le titre de directeur, et présidé par l'archevêque. Le personnel hospitalier est composé de médecins et de chirurgiens, admis après demande auprès du bureau de direction, sur présentation des titres qui leur donnent droit à pratiquer la médecine. Ils exercent par trimestre, visitent les malades tous les jours et travaillent gratuitement. À l'origine, les médecins étaient désignés parmi les praticiens de la ville. Après le transfert de l'université de Dole à Besançon, ce sont les professeurs de médecine qui sont nommés en 1716 « *médecins du roi* » pour l'hôpital Saint-Jacques, qui devient alors siège d'enseignement. L'apothicaire, comme les médecins, était admis après demande auprès de la direction. Dès 1667, des religieuses hospitalières venant de l'Hôtel-Dieu de Beaune forment le noyau d'une communauté au service des malades, assurant les soins sous la surveillance des autorités.

Gabriel Gascon



La faïence

Le mot faïence vient de la ville de Faenza en Italie, qui donna à cet art l'essor qu'on lui connaît depuis le ^{xv}^e siècle. Les techniques d'émaillage étaient cependant vraisemblablement connues en Perse vers le ^{vii}^e siècle et nous seraient parvenues par l'Espagne puis l'Italie qui met au point la technique du « grand feu » : on applique sur le vase, avant cuisson, une composition à base d'étain et d'oxyde de plomb. Le décor posé sur cet enduit peut être cuit à une très haute température (900-950 degrés) et la pièce devient étanche. Ainsi est créée la faïence ou majolique (de Majorca ou « île de Majorque »), qui connaît peu de modifications jusqu'au ^{xviii}^e siècle. La cuisson dite « au grand feu » limite la palette à cinq couleurs : le bleu de l'oxyde de cobalt, le vert de l'oxyde de cuivre, le violet-noir de l'oxyde de manganèse, le jaune de l'antimoine et le rouge de l'oxyde de fer. Au début du ^{xvii}^e siècle, la découverte de la porcelaine de Saxe crée une très forte concurrence pour les faïenciers. Ceux-ci ont alors recours, vers 1750, à la cuisson « au petit feu » : le décor se fait après une première cuisson au grand feu, ce qui permet d'obtenir une palette de tons nuancés. Mais lorsque l'on découvre la porcelaine, cette production considérée au départ comme luxueuse va se démocratiser et remplacer peu à peu la faïence.

Les fouilles archéologiques appuient l'hypothèse d'une antériorité du Moyen-Orient, depuis la plus haute antiquité, dans l'emploi thérapeutique de substances et l'usage de récipients pour les conserver. Par la variété et l'élégance de leurs formes, la recherche décorative et la qualité technique des pièces, les pots à pharmacie ont une place importante dans l'histoire de la faïence.

La collection de Besançon

À Besançon, deux inventaires ont été faits après la mort de Gascon qui donnent l'état de la pharmacie de Saint-Jacques à la fin du ^{xvii}^e siècle : une très grande variété de drogues est attestée ainsi qu'un peu plus de deux cent cinquante pots de toutes sortes, deux cents coffrets et de très nombreux ustensiles. La série la plus importante de pots daterait de la fin du ^{xvii}^e siècle. Leur décor est dit « a compendiario », c'est à dire stylisé, de façon à mettre en valeur un des éléments, ici le cartouche au centre duquel est inscrit le nom de ce qui est contenu dans le pot. Ce décor se compose d'une couronne de feuilles en camaïeu bleu foncé. Le bas de la couronne est orné d'une petite rosette jaune d'où partent deux rubans orange. Le nom de la drogue est inscrit en latin en lettres noires au centre de la couronne. Cette importante série de pots proviendrait de Lyon, grand centre de production de céramique aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. En France, les premiers pots de pharmacie en terre cuite émaillée à l'étain, selon la technique italienne, ont été produits au ^{xvi}^e siècle et leur fabrication débute à Lyon, ville située au premier rang des échanges avec l'Italie. Au début du ^{xvii}^e siècle, à l'exemple de Faenza, le décor suit le type « a compendiario ». Avec des variantes le décor en camaïeu bleu, à deux branches feuillues retenues par une fleurette, avec des variantes, se retrouve sur la majorité des pots de l'époque et notamment à Nevers et en Franche-Comté. Il est donc difficile de situer l'origine des pots avec certitude : on se copiait d'une faïencerie à une autre pour répondre au goût du jour et les rivalités entre fabriques ont suscité de nombreuses imitations.



Albarello
Pot canon
Chevette

Les pots à pharmacie portent des noms différents, selon leur forme.

Albarello : pot cylindrique, présentant une embrase à l'ouverture de manière à permettre de le couvrir d'un parchemin ou d'un papier. Le corps du vase a un cintrage plus ou moins prononcé.

Importé de Perse et de Syrie – son nom vient du persan « el barani » qui signifie vase destiné à recevoir une drogue –, il est la première forme de pot à pharmacie et est adopté par tous les fabricants.

Pot canon : pot cylindrique, sur un pied évoluant progressivement vers le piédouche (petit support mouluré), il présente un étranglement qui permet de le saisir ; il est destiné aux onguents, opiatés et électuaires. C'est une évolution de l'albarello.

Pilulier : modèle réduit du pot canon, il est destiné aux pilules, sels et onguents.

Chevette : pot muni d'une anse et d'un goulot de versement, à la panse de forme ovoïde ou sphérique reposant sur un pied qui évolue progressivement vers le piédouche, il est destiné aux sirops, huiles, miels... et présente souvent un anneau inséré entre le goulot et le col.

Bouteille : récipient à long col qui conserve les liquides. Au ^{xix}^e siècle, le verre va progressivement remplacer la faïence.

Vase « de monstre » ou « de montre » : vase d'apparat, de dimensions importantes, il était réservé aux « remèdes souverains », tels la thériaque, véritable panacée, riche en opium et employée à l'origine comme antidote aux venins.

Les différents pots à pharmacie



Document édité par la Ville de Besançon (Mission Patrimoine - Communication) pour les Journées du Patrimoine 2004

Conception graphique : studio carabine © Photos : G. Vieille, Ville de Besançon-communication.